L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureau, No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE 14 OCTOBRE 1883.

Extrait du courrier scientifique de Maurice de Garville, dans la *Gazette de France* du 28 septembre :

M. Marchand a démontré, par une expérience intéressante et facile à répéter, que dans toutes les eaux potables, même les plus limpides, il se trouve de petits corpuscules hyalins très transparents et très réfringents.

Voici comment on peut s'assurer de leur présence. L'eau à examiner est mise dans un flacon de verre ou de cristal très transparent. On entoure ce flacon de papier noir, et l'on fait dans le papier deux fentes rectangulaires, assez étroites toutes deux, mais dont l'une est un peu plus large que l'autre. On place le flacon ainsi entouré entre le soleil et l'observateur, de telle façon que le rayon solaire entre par la fente la plus étroite : on regarde par l'ouverture la plus large. Si l'eau est très pure, si elle est optiquement limpide, la lumière traverse le flacon sans obstacle : on ne voit rien dans le liquide. Si, au contraire, il y a des corpuscules en suspension, ils s'éclairent et sont décelés par le rayon de soleil, absolument de la même manière que ces milliers de particules poussiéreuses qui flottent incessamment dans l'air et que le soleil illumine dans les appartements obscurs à travers une fente des persiennes.

Grâce à ce procédé très simple, M. Marchand a découvert, dans les eaux naturelles du pays de Caux, des corpuscules qui, probablement, doivent se retrouver dans toutes les eaux potables. Nous avons déjà dit quelques mots de cette découverte.

Ces corpuscules sont hyalins et doués d'un pouvoir réfringent à peu près égal à celui de l'eau. Les uns présentent des vacuoles remplies d'eau ou de gaz ; les autres ont la forme de disque. Tous sont plus lourds que l'eau de mer, et celle-ci en renferme des milliards.

On les retrouve, avons-nous dit, dans toutes les eaux,—même dans l'eau distillée qui a été quelque temps exposée à l'air : cela permet de supposer qu'ils sont très répandus dans l'atmosphère. Ils sont flexibles, malléables, si bien qu'ils passent à travers les filtres les plus serrés. On les retrouve même dans l'urine ; ils ont donc traversé tout l'organisme sans s'altérer. Ils résistent à l'action des acides minéraux dilués et des alcalis caustiques étendus.

Puisque ces petits corps pénètrent même notre organisme, il n'est pas étonnant qu'on les rencontre aussi—les mêmes ou d'autres analogues—dans les liquides lymphatiques des poissons vivants, ainsi que MM. Ollivier et Richet le constatent par de nombreux examens microscopiques de ces humeurs.

Ces savants ont, en outre, observé des bacilles, dont la mobilité, qui n'a aucun rapport avec ce que l'on désigne sous le nom de mouvement brownien, indique assez l'activité de leur vie.

Les bacilles découverts par MM. Richet et Ollivier peuvent être cultivés dans le bouillon de bœuf stérilisé. Ils y pullulent, mais ils laissent au liquide ensemencé toute sa transparence, ce que ne font pas les autres germes. Ils se développent seulement au fond du matras, qu'ils recouvrent d'une couche cotonneuse blanche ; ils ne se dispersent pas dans le liquide de culture.

D'après les expériences dont nous venons de parler, il est désormais bien démontré que les poissons—même à l'état de santé parfaite—nourrissaient dans leur lymphe des microbes vivants susceptibles de culture.

Il est fortement question, en ce moment, d'une réorganisation de la cavalerie russe. Le décret du 16 août 1882 a transformé en régiments de dragons les 14 régiments d'uhlans et les 14 régiments de hussards. On voulait faire de la cavalerie une sorte d'infanterie montée. Or, les hussards étaient armés de carabines et les uhlans de lances, tandis que les dragons possédaient le fusil Berdan, qui comporte même l'usage de la baïonnette. Il en est résulté que, les 10 régiments de cavalerie de la garde impériale mis à part, l'armée russe compte 46 régiments de dragons. Il y faut ajouter, à vrai dire, 15 régiments de cosaques du Don que le décret du 16 août 1882 n'a point atteints, mais qui font partie de cette fraction de l'armée qu'on désigne sous le nom de troupes irrégulières.

On le voit, l'effectif de la cavalerie russe, en temps de paix, était plus faible qu'en Allemagne ou qu'en France. Pour l'augmenter, il a été décidé que les régiments existants porteraient de 4 à 6 le nombre de leurs escadrons; les cadres nécessaires seront tirés des escadrons de réserve. En cas de mobilisation, chaque régiment formera immédiatement 2 escadrons de réserve et recevra en outre 180 hommes destinés à la création d'un troisième escadron et qui ne seront montés qu'au fur et à mesure des besoins.

C'est le général Obrutschef qui a été spécialement chargé de mener cette réorganisation à bonne fin; ce choix est d'autant plus naturel qu'il est question de lui comme successeur du ministre de la guerre actuel, le général Vannowski.

On écrit, de Saint-Pétersbourg, à la "Correspondance politique" :

Il y a quelques jours on a fait à la bibliothèque de l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg une trouvaille des plus précieuses. Il ne s'agit de rien moins que de quatre-vingt-huit dessins originaux du célèbre peintre Greuze, qui furent achetés par le comte Strogonoff, au temps où il était président de l'Académie des beaux-arts, à laquelle il en fit don. Ils sont restés soixante-six ans complètement oubliés. Le grand-duc Wladimir, actuellement président de l'Académie des beaux-arts, vient de donner sur sa cassette une somme destinée à permettre aux journaux illustrés de reproduire par la photogravure, ce trésor artistique à titre de prime gratuite.

On vient de recevoir, à la manutention militaire de Marseille, des caisses métalliques étanches pour la conservation des farines, qui seront, ainsi, maintenues à l'abri de la chaleur et de l'humidité. On sait que la farine panifiable des manutentions militaires françaises contient la farine fleur, à laquelle on ajoute 12 à 18 0/0 de gruaux remoulus pour parfaire les taux prescrits. L'addition de ces gruaux est une source d'altération, mais on ne peut songer à les supprimer dans le service courant : il y aurait à la fois perte pour le Trésor et perte pour le soldat, car ces gruaux sont extrêmement riches en principes nutritifs. C'est à ces gruaux que l'on doit les qualités nutritives exceptionnelles du pain de munition.

Un chien mangeant à discrétion du pain blanc de froment et buvant à volonté de l'eau commune ne vit pas au delà de cinquante jours. Un chien mangeant exclusivement du pain de munition vit très bien et sa santé ne s'altère en aucune façon.

L'art au théâtre

Dans un de ses derniers feuilletons du lundi, du *Siècle*, M. Bigot a consacré une curieuse étude critique à cette question, renouvelée du *Paradoxe sur le comédien* de Diderot : "L'acteur doit-il être ému, doit-il éprouver lui-même, pour émouvoir le public, les sentiments qu'il exprime ?"

Diderot conclut négativement et formule ainsi son avis : "Je demande à l'acteur de l'intelligence et nulle sensibilité." Mais la question n'est pas encore tranchée pour cela. M. Bigot rapporte, à son tour, divers arguments intéressants.

"Si, dit-il, le comédien était tenu d'éprouver pour son compte les passions dont il doit offrir l'image, aucun acteur ne résisterait longtemps à ce métier terrible. Ce serait sa vie même qu'il livrerait chaque soir à la foule, et il faudrait que le public lui-même fût bien barbare pour trouver du plaisir à cette immolation. C'est là justement le charme étrange du théâtre, on y est ému comme si l'on assistait à un drame réel; on partage tour à tour les angoisses, les terreurs des personnages; on pleure comme si on était en présence de véritables infortunes; et pourtant on sait bien en réalité que tout cela n'est qu'apparence et comme pour de rire; que ces pauvres victimes sur lesquelles on s'apitoie ne souffrent pas réellement; que les traîtres sont parfois les meilleures gens du monde; et qu'une fois le rideau baissé, tant morts que blessés, il n'y aura personne qui ne se porte fort bien !"

Cela est peut-être trop absolu. Le public populaire, le public qui "croit que c'est arrivé," n'a pas toujours la philosophie que lui prête M. Bigot. Jadis, l'acteur Ligier, jouant le Glocester des *Enfants d'Edouard*, s'attirait les imprécations du parterre et du *paradis*. Et pour ne citer qu'un exemple du danger réel que couraient certains comédiens chargés de rôles de traîtres, lorsqu'on joua, il y a une trentaine d'années, au boulevard, le *Mémorial de Saint-Hélène*,—l'acteur chargé du rôle d'Hudson Lowe devait, après la représentation, se faire escorter à la sortie du théâtre, pour échapper aux horions de quelques spectateurs trop convaincus de la vérité de son jeu.

L'exemple suivant, cité par M. Bigot, est certainement tout en faveur du jeu de sang-froid contre le jeu d'emportement. Il est emprunté aux *Mémoires* de l'acteur Tisserant, que tout le monde a connu à l'Odéon :

"Au commencement de sa carrière, Tisserant jouait dans une pièce un rôle, où, à certaine scène, il arrivait un peu excité par le vin, et cette scène n'était pas sans l'inquiéter. Un jour un de ses amis l'emmena déjeuner; il se laisse aller aux attraits de certain pomard et arrive à la répétition légèrement allumé. Il joua son personnage au naturel, et non sans une certaine verve; il sentait pourtant qu'il lui serait bien difficile de renouveler l'expérience à chaque répétition et ensuite à chaque représentation. Que fit-il? Il invita à son tour son ami et se plut à l'étourdir quelque peu ; puis il observa quels mouvements donnaient aux yeux, à la physionomie, à la démarche, les fumées du vin ; il s'appliqua à les reproduire, et quand il eut bien fait son profit de toutes ses observations, on trouva, à la répétition suivante, qu'il avait cette fois bien mieux rendu son personnage."

Un autre argument, non moins probant contre le *naturalisme* de la représentation dramatique, c'est que, dans certains cas, dans la représentation de la douleur par exemple, la vérité vraie paraîtrait ridicule au lieu de paraître dramatique:

"Il faut n'avoir jamais vu une douleur réelle pour se figurer qu'au théâtre elle pourrait émouvoir. Quand la vraie douleur n'est pas muette, c'est par des sanglots, des articulations rauques, des gestes désordonnés qu'elle se traduit le plus souvent. Que l'on offre un tel spectacle à des indifférents, et ce qui les frappera, c'est un geste ridicule ou une intonation criarde; au lieu de faire pleurer, la douleur vraie provoquera le rire. L'homme "dont un sentiment violent a pris possession" oublie tout le reste et n'appartient plus qu'à ce sentiment. L'acteur, au contraire, ne doit jamais oublier une seconde le public, ou plutôt il ne doit jamais penser qu'à lui; tout, chez lui, doit être sans cesse calculé en vue de l'effet à produire; chacun de ses gestes, chacun de ses mouvements, chacune des inflexions de voix doit aller à l'adresse de ce public. Il n'importe pas qu'il soit amoureux, mais il faut qu'il paraisse amoureux ; il n'importe pas qu'il soit jaloux, mais il faut qu'il paraisse jaloux ; il n'importe pas qu'il soit furieux, mais il importe qu'il paraisse furieux ; et plus il restera maître de lui-même en face des spectateurs, plus sûrement il les dominera."

Tout cela est ou ne peut plus juste. Cependant, on peut y objecter que la règle soutenue par Diderot, puis appuyée par le critique dramatique du *Siècle*, n'est pas absolue. Il a existé de très grands artistes qui ont toujours joué avec leur tempérament, dépensant à chaque représentation un peu de leur sang, de leur chair de, leurs nerfs, s'usant et s'épuisant. De ce nombre furent Mme Dorval et Mlle Desclée. A ce jeu, elles finirent par laisser leur vie, mais elles n'étaient pas maîtresses de jouer autrement. Et, en dépit des exemples et des préceptes développés plus haut, elles n'en furent pas moins grandes, ni moins vraies au théâtre. L'acteur Bouvière jouait de même. Il entrait comme on dit "dans la peau de ses rôles" et lui aussi s'usa très vite. Ce que l'on peut seulement accorder aux théoriciens, c'est que les artistes qui jouent ainsi sont souvent inégaux tandis que ceux qui jouent seulement avec leur raisonnement sont toujours égaux à eux-mêmes. Mais, enfin, chacun joue comme il peut: l'essentiel est de rendre la vérité le mieux possible.

On parle beaucoup, en ce moment dans les environs d'Amiens, France, d'une aventure des plus désagréables, arrivée dernièrement à un jeune marié partant, non pas pour la Ingerre, mais pour accomplir son temps comme réserviste. Au cruel moment du départ, la jeune femme du réserviste se jette à son cou, et, fondant en larmes, lui fit, comme la meilleure des bonnes petites femmes, du reste, mille et mille recommandations.

Au milieu d'un déluge de larmes, elle lui fit comprendre qu'il était de son devoir de lui donner un pouvoir en bonne forme, afin qu'en cas d'accident elle pût "utilement" se présenter de sa part chez le notaire ou le banquier; ce qu'en homme prévoyant le mari fit aussitôt, du reste.

Le pauvre réserviste partit le cœur bien gros, se promettant de suivre de point en point, les recommandations de sa bonne petite femme. Hélas ! il ne se doutait guère, à ce moment, le malheureux, de la terrible nouvelle qu'il allait bientôt recevoir.

Le lendemain ou le surlendemain du départ de son mari, la bonne—et prévoyante - petite femme se présentait chez le détenteur des fonds du ménage, et, pouvoir en main, se faisait remettre une somme assez ronde. Aussitôt en possession du petit capital, elle quittait, sans tambour ni trompette, le domicile conjugal.

Le comble de l'énergie pour un manchot: Prendre son courage à deux mains.

La Grande-Trappe

La légende s'est souvent exercée sur le compte des Trappistes, écrit un correspondant, au *Figaro*. Elle leur a prêté des mœurs, des habitudes, des mots qui peuvent semer du charme dans un roman, mais qui n'ont rien de commun avec la vérité.

J'ai visité leur cimetière. Croyez qu'il est faux qu'après son repas chaque religieux s'empare d'une bêche et se penche sur sa fosse pour en creuser un coin. J'ignore ce qui a pu donner naissance à cette légende. Peut-être quelque voyageur inventif aurait-il assisté à la sortie du réfectoire, et, voyant les religieux se rendre à la chapelle en chantant le *Miserere* et le *De profundis*, en aurait-il conclu qu'ils terminaient leur psalmodie au cimetière, chacun sur le bord de sa fosse dont il agrandissait le trou? C'est ingénieux, mais c'est pure invention.

J'ai vu les trappistes circuler dans leurs cloîtres, se rendre aux champs, à la chapelle, partout où leur règle les appelle; je les ai toujours vus silencieux, recueillis, assidus, souriants—la règle, la *Charta charitatis* de saint Etienne, un de leurs abbés, les oblige, chaque fois qu'ils se rencontrent, à se saluer aussi aimablement que possible—mais je ne les ai jamais entendus prononcer le lugubre: "Frère ! il faut mourir !" qui n'a pu éclore que sous la plume d'un romancier en délire.

La vie du trappiste d'ailleurs n'a nullement besoin de ces décors de mélodrame pour être digne et bien remplie.

Le trappiste prie et travaille de son mieux : en revanche, il dort et mange aussi mal que possible. A deux heures de la nuit, il se lève, descend au chœur, fait oraison et chante matines.

S'il est prêtre, il dit la messe. De six heures à neuf heures, il va travailler aux champs. A dix heures, il récite les petites heures, assiste à la messe conventuelle. A onze heures et demie, il prend son premier repas: de la soupe à l'eau, des légumes à l'eau, un fruit ou un morceau de fromage, quelques onces de pain bis arrosées d'un petit cidre odieusement baptisé. Quant à la viande, au poisson, au beurre, aux œufs, le trappiste n'en connaît le goût que par ouï-dire ou par ses souvenirs. De midi à une heure et demie, il a droit, en été, de s'étendre sur sa paillasse. Après le chant de sexte, les Trappistes retournent aux champs jusqu'à quatre heures. En ce moment je les aperçois de ma fenêtre qui défilent dans la cour, sur une seule ligne, un vaste chapeau de paille sur la tête, un panier au bras. Ils vont ramasser les pommes que le vent de cette nuit a jetées à terre. Plusieurs portent un nom connu ; je distingue Jules de W.... et M. B.... de B....; derrière lui marche un ancien professeur de l'Université; plus loin, un ancien officier de cavalerie. On me montre en tête de la file un des plus brillants élèves de l'Ecole centrale. La Légion d'honneur compte là six de ses membres. J'ai évidemment sous les yeux ou de grandes douleurs ou d'admirables repentirs. A cinq heures, le chant de Vêpres. A sept heures, en été, la collation. Du 14 septembre à la fête de Pâques, cette collation est supprimée. Pendant plus de six mois de l'année, le Trappiste ne fait par jour qu'un seul repas qui, en carême, n'est qu'à quatre heures et demie! La collation est suivie du chant du *Salve Regina*. Le coucher est à huit heures. Le Trappiste couche tout habillé sur une paillasse et s'enveloppe dans une couverture.

A la Trappe, tous les jours se ressemblent dans leur éternelle monotonie qu'augmente un perpétuel silence. Jamais le Trappiste ne cause, jamais il ne se donne une distraction, un plaisir, un repos. Il vit seul avec ses pensées et avec Dieu. Ne croyez pas cependant qu'il soit triste. Sur tous ces visages qu'un doux sourire illumine, règnent le calme, la paix, le bonheur. Cette vie de souffrance a apparemment ses charmes, ses voluptés. Je demande à un frère, au frère Procureur, s'il est content :

"Oh! Monsieur, s'écrie-t-il, je ne changerais pas ma robe de bure pour un royaume!"

On me montre un vieillard de soixante-treize ans, le frère Albéric, qui dessert une petite paroisse située à une lieue du couvent. Quelque temps qu'il fasse, frère Albéric part tous les dimanches avec trois œufs et une miche de pain dans sa poche. A midi et demi, après sa messe, il tire un seau d'eau, allume du feu, met l'eau dans une casserole, la fait chauffer, y jette quelques pincées de sel, quelques tranches de pain.... Voilà sa soupe; les œufs durs, son rôti, l'eau du puits, sa boisson. Un régal de Trappiste, quoi!

Voilà dix-neuf ans que frère Albéric a le même ordinaire dominical, dix-neuf ans qu'il fait ses "quatre gros kilo," comme il dit, à l'aller et au retour, et je vous assure qu'il ne songe pas à changer son ordinaire, sauf peut-être pour le restreindre, ni à prendre sa retraite.

J'entre au réfectoire. Je parcours les tables après le repas. Un bon nombre ont à peine touché à leur pain et à leur cidre. Ces gens-là ont la passion du sacrifice, de l'immolation. Il y a là des vieillards de quatre-vingts, quatre-vingt-cinq, quatre-vingt-huit ans! qui sont plus intrépides que les jeunes. Impossible de les faire monter à l'infirmerie pour donner à leurs vieux estomacs une nourriture plus substantielle, un peu de poisson, des œufs, de la viande même. Ils se croiraient déshonorés! Et il faut voir comme dans la plaine ils abattent la besogne!

A la Grande-Trappe, il y a plusieurs industries; la principale est l'agriculture. Sous l'Empire, les Trappistes avaient fondé une colonie pénitentiaire que l'Etat alimentait en y envoyant de jeunes détenus; elle comptait près de 300 colons. Cette colonie était dans en pleine prospérité lorsque le 1er avril 1880, au lendemain des décrets, le ministre de l'intérieur la fit fermer. Depuis, elle n'a pas été rouverte. Le R. P. Abbé songe à la rouvrir. La vue de tant d'enfants que la République sacrifie aux méthodes nouvelles a ému ses entrailles. A l'heure qu'il est, il fait activer des démarches pour pouvoir réunir dans les anciens bâtiments de la colonie un choix d'enfants auxquels avec l'instruction primaire il donnera un métier et dont il fera des travailleurs en même temps que des chrétiens.

J'ai gardé l'hôtellerie pour la fin. Je ne sais rien de plus touchant que l'accueil fait par les Trappistes aux étrangers. C'est l'hospitalité des patriarches. On mange maigre, il est vrai, la couchette est un peu dure, mais le Révérend Père hôtelier et son second, le bon frère Jérôme, ont de telles attentions et vous comblent de tant de prévenances qu'on trouve moelleuse sa paillasse, et qu'on avale ses haricots avec délices. Que les blasés du boulevard se risquent jusqu'à la Grande-Trappe, ils seront tout stupéfaits d'y retrouver l'appétit et le sommeil !

Pendant le dîner, Bébé, que l'on empêche de se donner une indigestion, est pris de fureur et se met à crier comme si on l'écorchait. Plus on essaie de le calmer, plus il fait de tapage.

Au bout d'un quart d'heure, cependant, voyant qu'on ne prend plus garde à lui, il se décide à se taire.

—Ah! lui dit sa mère, il paraît que c'est fini?

Bébé répond par un mot digne de Corneille :

—Eh bien, non, non, j'me r'pose!

Le nombre de journaux publiés actuellement, dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, est de 1962, dont 1536, en Angleterre seulement; parmi ces derniers, Londres en réclame 386.

Il y a 75 journaux dans le pays de Galles, 181 en Ecosse, 152 en Irlande, 11 dans les îles. En 1846, le nombre de journaux, dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, n'était que de 551, un quart de ce qu'il y a maintenant; 14 seulement étaient quotidiens. Les Revues, y compris celles qui ne paraissent que tous les trimestres, sont au nombre de 1311, dont 326 ne traitent guère que de questions religieuses.

Voici la classification de journaux dans le pays, d'après le prix : 170, un demi penny; 1257, un penny; 76, trois demi pence; 269, 2 pence; 6, deux pence et demi; 115, 3 pence; 6, 3 pence et demi; 53, 4 pence; 16, 5 pence; 167, 6 pence; 4, 7 pence; 2, 8 pence; 2, 9 pence; 21, 1 shilling; 2, 18 pence; 2, 2 shillings; 13, gratis.

Deux cent soixante-sept villes ou bourgs ont un journal, 162, deux; 75, trois; 38, quatre; 18, six; 14, sept; 17, huit, 4, neuf; 2, onze; 2, douze. D'autres villes en ont de 13 à 31.

—La Presse française ne ressemble en rien au journalisme, tel que le comprennent l'Angleterre et l'Amérique.

Le *Petit Journal*, par exemple, qui, sous le rapport de la circulation, marche en tête de la presse parisienne, est une feuille qui n'est pas plus grande qu'une des 12 pages du *World*. Un quart de la feuille est couvert d'avis, un autre quart, par le feuilleton. Il a deux romans au rez-de-chaussée, plus, une colonne de petites nouvelles; quelques-unes viennent des provinces. Il a, en outre, deux colonnes de faits divers, une causerie sur les théâtres, une correspondance particulière. Tout cela remplirait à peine une page d'un des grands journaux de New-York. Il se vend un sou, et a une circulation de 500,000 à 650,000 par jour.

Il y a, à Paris, une circulation de 2,000,000 numéros; de feuilles comme le *Petit Journal*, à peu près un numéro par habitant. La population la plus vorace qu'il y ait, ou se fait, dans le monde entier, sous le rapport de la lecture des journaux.

On compte, à Paris, 70 publications quotidiennes, toutes de quatre pages, aucune de huit. Pas un journal n'y a réussi sous cette forme. Le *Globe* l'a essayé, il n'a duré qu'un an; il lui a fallu revenir aux quatre pages consacrées.

Après le *Petit Journal*, vient la *Petite République Française*, qui a une circulation de 150,000 numéros; le *Figaro*, 80,000; le *Temps*, 25,000; le *Journal des Débats*, 8,000; l'*Intransigeant*, 35,000.

Le bon vieux *Constitutionnel* qui, il y a 30 ans, tirait à 20,000 exemplaires, en est réduit à 2,000 numéros; il n'est guère plus imprimé que pour la satisfaction de quelques anciens et fidèles abonnés. De ces petites feuilles, donnant si peu de nouvelles, ne contenteraient pas l'appétit du public américain, à qui il faut une foule d'informations, sur toutes choses; et pour le même prix que les journaux français, il exige 10 et 20 fois autant de matière à lire.

Le *World* vient d'inaugurer, à New-York, une baisse de prix; tout en fournissant 12 énormes pages d'impression, il se vend deux cents.

Goutran de Maigréchine essaye un veston chez son tailleur.

Le jeune boudiné peut à peine boutonner le vêtement, tellement il est étriqué, un vrai maillot!

—Ce veston, dit Gaston, n'a pas de chic, je désire que ce colle davantage.

—Bien! monsieur, répond le tailleur, on mettra à monsieur des pains à cacheter dans l'intérieur.

Chez la portière :

—Dites donc, madame Chapuzot, est-ce que le locataire du premier se marie, que votre escalier est rempli de fleurs?

—Non, c'est parce qu'il donne un'fête, à cause que son fils, qui vient de passer sa patachoière, a été reçu chapelier ès-lettres, ce qui lui a valu les palmes des anémiques.

Un de nos amis voyage fréquemment sur la frontière belge. Comme il tient à savoir, surtout la nuit, quel sera son compagnon de route et quelle est son honorabilité, il regarde d'accaparer le voisin qui le préoccupe.

Pale le voyant sur le point de s'endormir, il crie d'une voix de stentor :

—Les gendarmes!

Lorsque le voisin ouvre les yeux et s'écrie : "Je suis pincé!" Z.... est de suite averti.

Guibollard aime avers le calembour. L'autre soir il prétendait que les Français ne sont pas à la hauteur des progrès de la science moderne.

—Comment! disait-il, vous écrivez encore : mettre la charrue avant les bœufs? c'est un dicton antique, soyez modernes et dites :

Mettre le "*car avant ses rails*"!!

X...., le bavard le plus insupportable qui soit au monde, se défendait contre le reproche d'indiscrétion que lui adressait son ami Z....

—Moi, indiscret! disait-il, jamais de la vie! Ce qui m'entre par une oreille me sort immédiatement....

—Par la bouche! répondit Z....

Toto est un enfant très obéissant, qui prend toujours note des recommandations de ses parents.

L'autre jour, en fouillant dans les poches de cette aimable Bambia, la maman trouve un mouchoir agrémenté de quatre nœuds.

—Il faudra défaire ces nœuds, mon chéri, tu t'en souviendras?

—Oui, maman.

Et Toto en fait un cinquième.

—Comme il est gentil votre petit garçon.

—Oh! je crois bien, il est charmant et avancé. Tenez, il n'a que trois ans et il a déjà appelé sa grand'mère : "vieille bassinoire!"

Le comble de la consolation pour un sourd :

Etre auditeur au Conseil d'Etat.

Le comble de la douleur pour un menuisier : "Exhaler des plinthes".

Le comble de l'odorat : Sentir sa fin approcher.

Le comble de l'habileté pour un rémouleur : Aiguiser l'appétit.

Cabassous se trouve à une gare de chemin de fer où l'on attend un prince étranger.

—Pardon, monsieur, lui demande un curieux, pourriez-vous me dire pourquoi il y a des troupes aux alentours de la gare?

—Pour recevoir le prince.

—Ah!.... je croyais qu'il voyageait incognito.

—Justement, c'est pour le garder..... l'incognito.

La bosse accusatrice

A voir Gaston Baudillard, on ne se douterait guère que ce jeune homme s'abaisse à escamoter des pots de pommade. Mis avec une certaine recherche, il se dandine au banc des prévenus, braquant son monocle sur l'auditoire, et frisant sa moustache d'un gant qui fut jadis gris-perle. Ce qui caractérise surtout Baudillard, c'est une chevelure soigneusement peignée, et s'en luisant à rendre jaloux une paire de bottes vernies. Comment la pensée du vol a-t-elle éclos sous un crâne si bien pommadé?

La déposition de M. Augustin, coiffeur aux Batignolles, va nous renseigner :

Je suis artiste capillaire, dit-il, et pour vrai, grâce à l'habileté de mon peigne, coiffer des têtes couronnées; mais ça manque aux Batignolles.

M. le président.—Le tribunal le regrette pour vous, en vous priant de démêler promptement les faits de la cause.

M. Augustin.—Démêler! ça rentre dans ma partie. Tout donc vous dit que, le 7 août dernier, Monsieur que voici (il montre le prévenu) vient se faire raser dans mon établissement. Je le rase d'une main légère qu'une tête couronnée apprécierait. Mais....

M. le Président.—Il n'y en a pas aux Batignolles.

Augustin.—Le tribunal sait tout. Bref, après l'avoir rasé, je lui donne un coup de peigne, ce que nous appelons "le cachet grand chic", et je constate alors avec stupéfaction que monsieur a l'encéphale extraordinairement développé du côté de l'oreille gauche.

M. le président.—Pardon, mais le tribunal ne saisit pas le rapport....

M. Augustin (triomphant).—Je l'ai saisi, moi, saisi tout de suite, et je me dis tout en peignant cet homme : Je tiens le crime par les cheveux.

M. le président.—Le crime!....

M. Augustin.—Oui, le crime! Bien que coiffeur, je me suis livré jadis à l'étude des sciences; mon père voulait que je sois herboriste, mais le sentiment de l'art a triomphé. J'ai donc étudié la phrénologie et connais le sens caché de toutes les bosses. Si le tribunal voulait que l'expérimente sur la tête de l'huissier (Rires).

M. le président (sévèrement). — Le crâne d'un officier ministériel est sacré, ne l'oubliez pas. Laissez-là vos expériences et poursuivez.

M. Augustin (non sans amertume).—Je poursuivrai donc, tout en regrettant que M. le président soustraie la tête de cet huissier à mes investigations scientifiques. Je reviens donc à la bosse de monsieur : il n'y avait pas à en douter, c'était la bosse du vol. "O grand Gal! murmurai-je en moi-même, quel cierge je te dois!" Je surveillai attentivement les gestes de monsieur lorsqu'il paya sa barbe à la caisse, mais il s'en alla tranquillement sans emporter l'ombre d'une épingle.

Le prévenu — Voyez vous!

M. Augustin.—Oui, ce jour-là; mais le lendemain, monsieur revient se faire friser. Je retâte sa bosse. Plus que jamais c'était la bosse du vol ; j'en aurai donné ma tête à couper. Non, tenez, c'est bête ce que je vais vous dire : eh bien! j'aurais donné cent sous de bon cœur pour être volé, tant j'étais sûr de ne pas me tromper sur la bosse de monsieur. Je dois avouer que le cœur me battait quand il s'approcha du comptoir pour régler sa frisure. "O grand Gal, me dis-je, ne serais-tu qu'un fumiste?" Mais je blasphémais.... En s'en allant, monsieur *raflotait*, sans en avoir l'air, deux pots de pommade, un flacon de macassar et une brosse nattée; le temps de dire "ouf" tout avait disparu dans la poche de son paletot. Si j'étais heureux! La bosse n'avait pas menti!....

Le prévenu (ricanant)—Alors vous me devez cent sous.

M. le président (au prévenu).—Le rapport de police constate en effet que, conduit au poste sur la plainte de monsieur et fouillé, vous avez été trouvé porteur des dits objets. Qu'avez-vous à répondre?

Le prévenu (avec dignité).—Croyez-vous que je vais m'abaisser à discuter les théories de ce perruquier?

M. le président.—Votre casier judiciaire semble bien les confirmer; vous avez déjà été condamné six fois pour vol.

M. Augustin (au fond de l'auditoire) Quelle bosse! Grand Gall, quelle bosse!

Le tribunal condamne Gaston Baudillard à 13 mois de prison, et M. Augustin, ravi d'avoir été volé, sort de l'audience en initiant les curieux aux mystères de la phrénologie.

Entre mondaines :

Un conseil, ma chère amie.... Quand vous vous trouverez avec Mme X...., ne mettez jamais la conversation sur le chapitre....

—Elle a donc bien peur de ce âge!...

—Non.... mais elle n'aime pas entendre parler de la quarantaine.

Un chercheur vient de faire un relevé de l'âge des principaux monarques régnant actuellement en Europe. Il résulte, de ce travail, que le doyen est l'empereur d'Allemagne, âgé de 81 ans.

Viennent ensuite : le roi de Hollande, qui a 66 ans; le roi de Danemark, 65; la reine Victoria, 64; le roi de Wurtemberg, 60; l'empereur d'Autriche, 52; le roi des Belges, 48; le roi de Portugal, 44; le sultan, 40; l'empereur de Russie, 38; le roi de Grèce, 37. Le plus jeune monarque est le roi d'Espagne, âgé de 25 ans seulement.

Le docteur X.... est un sportsman déterminé; il emploie volontiers la langue du turf.

L'autre jour il est appelé auprès d'un malade tombé en syncope et qu'il croit flambé.

Il prescrit une ordonnance et s'en va.

Le lendemain, il est tout surpris de trouver son client beaucoup mieux.

Et, lui tapant sur l'épaule :

—Farceur!... C'était un faux départ!

—Ah! Victorine, ma pauvre fille, comme vous voilà changée!

—C'est que je viens de chez le dentiste, madame; il m'a arraché deux dents.

—Comment, deux!

—Oui, madame, une bonne et puis la mauvaise, il s'était trompé d'abord.

—Mais c'est horrible!

—Oh! c'est égal, il n'y a pas à dire, il a été bien raisonnable, il ne m'en a fait payer qu'une!

Vignette du Charivari par Paf :

Dans un salon : la maîtresse et le domestique :

— Maladroit! mon beau vase de Chine!

— Pas ma faute, madame, un mouvement...... patriotique en lisant les nouvelles du Tonquin.

Entendu en Afrique :

—On m'a dit que votre maître, le colon, s'occupait de la traite des nègres.... Est-ce vrai?

—Non! non! jamais notre "colon ne vend d'hommes".

Très scrupuleux, le jeune docteur B... Avant-hier, il va trouver son maître, un vieux médecin.

—Mon cher maître, je suis désolé.

—Qu'est-ce qui vous arrive?

—Mon premier malade.... mort dans mes bras.

—Eh bien! fait l'autre, rassurez vous, il n'y a que le premier qui coûte. Vous n'allez pas venir me voir chaque fois!

Pour ..... les ..... faits par ..... des serres du Muséum ..... naturelle de Paris, qui n'avaient point de rivales dans le monde, on va faire graver l'inscription suivante sur l'un des murs des bâtiments : "Le Jardin des plantes médicinales, fondé à Paris, par édit du roi, à la date du 3 janvier 1636, devenu le Muséum d'histoire naturelle, le 23 mai 1794 fut bombardé sous le règne de Guillaume Ier roi de Prusse, le comte de Bismark étant chancelier, par l'armée prussienne, dans la nuit du 8 au 9 janvier 1871. Jusque-là, il avait été respecté par tous les partis et de tous les pouvoirs nationaux et étrangers."

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE

ENTRE NEW-YORK ET LE HAVRE.

Les magnifiques navires de cette ligne favorite pour le continent (cabines pourvues de sonnettes électriques) partiront de la jetée n. 42 de la rivière du Nord, au pied de Morton street, comme suit:

NORMANDIE Servan, samedi, 13 octobre
AMERIQUE, Santelli, mercredi, 17 octobre

Prix du passage pour le Havre. Première cabine (vin compris)..$80 et $100
Deuxième classe..........$60

BILLETS ALLER ET RETOUR A PRIX REDUITS.

Entrepont, $26, avec aménagement supérieur, comprenant vin, literie et ustensiles.

Pour fret ou passage, s'adresser à
AD. SCHREIBER,
61 rue Carondelet, au premier

North German Lloyd.

STEAMERS ENTRE BREME ET LA NOUVELLE-ORLEANS, VIA HAVRE, SOUTHAMPTON ET HAVANE.

Les steamships du NORTH GERMAN LLOYD reprendront leurs voyages réguliers, l'automne prochain, comme suit:

De Brême		De la Nlle-Orléans. Vers le
Steamer Hohenzollern, 6 oct.	Weser	17 nov.

PRIX DU PASSAGE :

De Brême, Southampton ou Havre à la Havane ou à la Nouvelle-Orléans—Chambre, $150, Entrepont, $38.

De la Nouvelle-Orléans à Southampton Havre ou Brême—Chambre, $150, Entrepont, $45

De la Nouvelle-Orléans à la Havane—Chambre, $36, Entrepont, $15

Les enfants au-dessous de 10 ans, moitié prix, 1 an, gratis.

N. B.—Notre agent pour le Texas, M. J. Walde, à Houston, est autorisé à émettre des ordres pour passage d'entrepont aux taux suivants:

De Brême à Galveston $38 00

La compagnie se réserve le droit de changer la route des steamers, leur jour de départ et le prix du passage.

Des billets de passage de Brême, Southampton ou du Havre à la Nouvelle-Orléans sont émis par les consignées.

Pour plus de détails s'adresser à
ED. F. STOCKMEYER & Cie,
42 rue de l'Union.

LIGNE ANCHOR

—DE LA—

Méditerranée à la Nlle-Orléans,

Le beau vapeur ..... de la ligne Anchor, partira de la Méditerranée en destination de la Nouvelle-Orléans à la fin de ce mois. Les dates de ses départs sont; de Gênes, le —; de Naples, le —; de Palerme, le — courants. Il fera escale à Malaga s'il y trouve du fret.

Les importateurs feront bien de transmettre par le câble, sans délai, leurs ordres à leurs correspondants.

Un autre vapeur de la ligne suivra celui-ci peu de temps après.

Pour de plus amples renseignements, s'adresser à
MM. FORSTALL, CLAYTON & CO.
173 rue de la Commune.

LIGNE CROMWELL.

POUR NEW-YORK DIRECTEMENT.

Partant Mercredi 17 octobre, th. A. M. à 8

Cette ligne se compose des steamers suivants—
KNICKERBOCKER, HUDSON, LOUISIANA, NEW ORLEANS.

Le steamer KNICKERBOCKER, Capt F. Kemble,

Partant de son quai, au pied de la rue Toulouse
ASSURANCE PAR CETTE LIGNE 1/2 P. 0/0
Passage—Cabine..........$40
Entrepont.......... 20

Cette ligne prend du fret et donne des connaissements pour Liverpool, Brême et le Havre.

Pour fret ou passage s'adresser à
ALFRED MOULTON & CO
Rue Carondelet No 43.

Merchants and Planters' Independent Electric Light Packet.

POUR LE HAUT DE LA COTE
au magasin Hampton et à tous les débarcadères intermédiaires
—le magnifique et nouveau bateau
ISABEL COMEAUX.

E. J. Comeaux, Capt. P. H. Bertram, commis. Partira comme ci-dessus les MARDIS, JEUDIS et SAMEDIS à 12 M., desservant les jours alternatifs.

Un commis est à la tête de la rue Conti, tous les jours, pour recevoir le fret.

Il fera son premier voyage JEUDI, 27 sept. 26 sept—1m

MANDEVILLE et COVINGTON
Vapeur de la Malle des Etats-Unis
NEW CAMELIA.
SERVICE D'ÉTÉ.

COMMENÇANT LE 1er MAI 1883.

Le vapeur partira de Milneburg, à l'arrivée des convois de la gare Pontchartrain, au pied de la rue des Champs-Elysées :

TRAINS

Lundis et Jeudis, pour Mandeville, Madisonville, Old Landing..........1 p. m.
Mardi, Vendredi et Samedi, pour Mandeville et Madisonville, allant le samedi jusqu'à Old Landing..........4 p. m.

EXCURSIONS :

Mercredis, pour Mandeville et Old Landing..........8 a. m.
Dimanche, pour Mandeville et Old Landing..........7 a. m.
Mercredis, pour Mandeville et Madisonville..........6 p. m.
Dimanche, directement pour Madisonville..........6 p. m.

RETOUR :

Laissera Madisonville lundis, mercredis, jeudis et samedis..........5 a. m.
Laissera Old Landing mardis et vendredis..........6 a. m.
Laissera Old Landing, Excursions du mercredi et dimanche..........2 p. m.

L'eau et le temps le permettant.

PRIX DU TRAJET, aller ou retour, $1 00
Prix de l'excursion, aller et retour, $1
Moitié pour les enfants.

Le fret est reçu journellement à la gare de fret du chemin de fer de Louisville & Nashville, au pied de la rue Girod.
W. G. COYLE, Agent,
1 mai—1m. 33 rue Carondelet.

ANT. CARRIÈRE,
E. CARRIÈRE, CHAS. J. CARRIÈRE

A. Carrière & Sons
Négociants-Commissionnaires,
No 129 rue Gravier.

Avances libérales sur consignations à nos amis de Londres, Liverpool, le Havre et Bordeaux.
16 mars

LIGNE COMMERCIALE FRANÇAISE
ENTRE LE HAVRE, ANVERS, BORDEAUX ET LA NLLE ORLEANS.

FLOTTE DE LA COMPAGNIE :

Dupuy-de-Lôme	3,578 Tx.	Rouen	2,578 Tx
Paris	3,578 Tx.	Bordeaux	2,578 Tx
Havre	3,578 Tx.	Marseille	2,578 Tx
Nantes	3,578 Tx.		

Le nouveau Steamship BORDEAUX partira pour le Havre vers le 15 octobre et sera suivi par le steamship PARIS vers le 10 novembre 1883.

Billets de passage (entrepont) de la Nouvelle-Orléans au Havre $40

Billets d'aller et retour (entrepont) valables pendant six mois, $68, d'Anvers ou Bordeaux.

Ordres pour billets de passage (entrepont) d'Anvers et de Bordeaux à la Nouvelle-Orléans, $30, payables d'avance.

Enfants au-dessous de 12 ans, moitié prix.

A ces prix la Compagnie fournira aux passagers une bonne nourriture (avec vin ou café), lit, couvertures, etc. et les ustensiles pour les repas.

Les vapeurs de la ligne sont tous neufs, et sont construits d'une manière à assurer aux voyageurs la plus grande sûreté avec tout le confort possible.

Le Steamship BORDEAUX est parti de Bordeaux le 16 septembre. Le Steamship PARIS suivra, partant du Havre vers le 27 septembre, d'Anvers le 10 octobre, de Bordeaux le 5 octobre.

La Compagnie se réserve les droits de changer les dates des départs, et de remplacer ces vapeurs par d'autres.

Pour achats de billets, etc., s'adresser à
13 oct FORSTALL, CLAYTON & CO, 173 rue Commune.

PHARMACIE DUCONGE.

39........RUE DE CHARTRES........39
NOUVELLE-ORLEANS.

A. CARROUCHÉ
SUCCESSEUR.

LES personnes de la ville et de la campagne trouveront à cette ancienne pharmacie, si favorablement connue, un assortiment complet de MEDICAMENTS PATENTES FRANÇAIS ANGLAIS et AMERICAINS, ainsi que des DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PEINTURES, PARFUMERIES, en un mot, tout ce qu'a généralement un établissement de premier ordre. M. Carrouché reçoit directement de Paris tous les médicaments patentés dont nous donnons chaque jour l'énumération complète dans une autre colonne. La maison sollicite des ordres de la campagne et garantit de les remplir avec soins et célérité.

Dépôt du Sirop pectoral balsamique de Duconge.

Agence pour la vente du Wilson's Dysentery Remedy. 1er sept 83—1 an

FRANTZ & OPITZ,

Coin des rues Royale et Bienville

Horlogers, Joailliers et Marchands de Montres
WALTHAM ET SUISSES.

Nous offrons ainsi un assortiment choisi avec soin de Montres, Pendules françaises et américaines, de Diamants, de Bijouterie fine, d'Argenterie en argent massif et plaquée, des Cheveux pour les dames, etc., etc.

Réparation de Pendules, de Montres et de Bijouterie.

Tous articles de Bijouterie faits sur commande. Diamants remontés selon les derniers genres.

N. B.—Il n'y a pas dans le magasin d'articles dorés ni d'articles inférieurs.

Célèbres Lorgnons d'Opéra de Lemaire.

1er sept—1an

Dentistes

C. E. KELLS & M. VIET,
CHIRURGIENS-DENTISTES

..... Dauphine ..... angle de la rue .....

Opérations de tout genre dans le ressort de leur art.
Pose de palais artificiels.

S. P. MALONEY, D. D. S.,
DENTISTE.
BUREAU ET RESIDENCE,
6........RUE DU CANAL........150
près Baronne,

Dentiste du couvent des dames Ursulines.
Travaux dentaires de tous genres à des prix honnables.
Extraction de dents sans douleur.
Marchand de tous articles de dentiste aux prix établis 26 août—

Viennent d'être reçus de France,

DE BEAUX
VERRES.

Les meilleures qualités, Cristal de Roche.

Véritables verres-cailloux.

E. CLAUDEL
Opticien,

rue du Canal, près Camp.
—1r

BODLEY BROTHERS

ONT un assortiment le plus complet de wagons à ..... charrettes à canne à 2 et 4 roues, charrettes à bœufs, de .....; wagons à coton, charrettes à bagages, charrettes pour fermes, charrettes à riz, petites charrettes de toutes dimensions, ...; brancards, colliers de chevaux, ... pour voiture, graisse pour essieux, ... Nous appelons l'attention sur nos essieux durcis, nos moyeux forgés à froid et les ..... de nos charrettes et wagons, lesquels sont fabriqués dans nos propres ateliers, à Wheeling, W. Va., avec des matériaux supérieurs et par de très habiles ouvriers. Nous garantissons tout, ne craignons aucune concurrence et répondons aux plus fortes demandes.

Collége de Spring Hill.
Incorporé par la Législature de l'Alabama en 1836.

LE Collége de Spring Hill s'élève sur une colline, à cinq milles de Mobile et à cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer. Constamment rafraîchi par la brise, son site est à la fois agréable et sain.

Grâce à sa position le Collége est entièrement exempt des maladies qui sévissent à certaines saisons dans le Sud.

Cette Institution est sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus, qui n'épargneront rien pour orner les esprits de leurs élèves des connaissances et former leurs cœurs aux vertus d'où leur avenir dépend.

Le plan des études est divisé en trois Cours principaux : le Cours Préparatoire, le Cours Classique et le Cours Commercial qui sont enseignés de la manière la plus sérieuse.

Pour plus amples informations, s'adresser au Collége de Spring Hill, ou au Collége des Jésuites rue Baronne, à la Nouvelle-Orléans.

8 juil—3m dim mar jeu

CHEMINS DE FER.

NLLE-ORLEANS TEXAS ET CALIFORNIE, ROUTE DU SUD
Southern Pacific Star and Crescent Route.
VOIE FERREE
—COMPOSEE DE—
Morgan's Louisiana and Texas Railroad G. H. & A. system, Southern Pacific Railway.

Départ:

Nouvelle-Orléans pour Alexandrie.... 7:15 A. M.
Nouvelle-Orléans pour Houston.... 12 M.
Alexandrie pour la Nouvelle-Orléans 5:00 A. M.
Houston pour la Nouvelle-Orléans.... 6:15 P. M.

Arrivée

A la Nlle-Orléans d'Alexandrie.... 4:45 P. M.
A la Nlle-Orléans de Houston.... 5:30 A. M.
A Houston de la Nlle-Orléans.... 6:40 A. M.
A Alexandrie de la Nlle-Orléans.... 6:50 P. M.

Sleepers entre la Nlle-Orléans et Houston.

Et silver-palace sleeping car sans changement jusqu'à San Francisco.

Jonctions à Houston avec tous les chemins de fer. Durée du voyage à Galveston par cette voie, 23 HEURES. Billets à vendre et places dans les sleeping-cars à retenir tous les jours au bureau, au coin des rues Magazine et Natchez.

A. C. HUTCHINSON, Président.
J. G. SCHRIEVER, Trafic manager 17mai—1an

Southern California Route.
The Texas and Pacific Railway.
NOW OPEN FOR BUSINESS.

The direct line from NEW ORLEANS to NORTHERN, EASTERN, WESTERN AND CENTRAL TEXAS, and all points in Arizona, Old and New Mexico and CALIFORNIA.

California express leaves New Orleans from depot foot of Terpsichore St. at 12.15 noon. This train will stop only at St Charles Vacherie, Donaldsonville and Plaquemine between New Orleans and Baton Rouge Junction.

Pullman Palace Sleeping cars on this train from Cheneyville to San Francisco.

Baton Rouge accommodation leaves New Orleans at 6.20 a. m. and stops at all stations.

Through express arrives at New Orleans at depot foot of Terpsichore St. at 8.00 a. m.

Baton Rouge accommodation arrives at New Orleans at 7 P. M.

Passengers for Baton Rouge can take either of these two trains.

For tickets or information apply at 47 St Charles street, corner of Gravier street, or depot foot of Terpsichore street.

A. S. GRAHAM, Ticket Agent.
B. W. McCULLOUGH,
Ass't Gen. Passenger Agent, Marshall, Tex.
F. CHANDLER,
General Passenger Agent, St Louis, Mo.
H. M. HOXIE,
Third Vice President, St Louis, Mo.
2 dec—

CHEMIN DE FER DE LA NOUVELLE-ORLEANS, MOBILE ET ST LOUIS:

VOIE DIRECTE, ANCIENNE ET SURE des chemins de fer de la Mobile, de l'Ohio et des Iron Mountains. C'est positivement la seule route sur laquelle il y ait des Chars-dortoirs palais de Pullman, de la Nlle-Orléans, et faisant des jonctions à la gare de l'Union à St Louis avec les trains venant de la Nouvelle-Orléans.

Des jonctions sont faites à la gare Union de St Louis par les trains allant directement à Omaha, Milwaukee, Burlington, San Francisco, Detroit, St Paul, Kansas City, Denver, Chicago, Rock Island, Minneapolis et aux Célèbres lieux de plaisance d'été du Michigan, Iowa, Wisconsin, Minnesota et à tous les points du grand Nord Est.

Les trains de la côte du chemin de fer de Louisville et Nashville, nommé maintenant l'Express de St Louis, est prolongé leur cours jusqu'à Mobile, tout exprès dans le but de faire jonction avec les trains de la Mobile, de l'Ohio et des Iron Mountains, garantissant ainsi aux passagers certaines jonctions avec les trains allant à et venant de St Louis, de la Nouvelle-Orléans et de tous les points de l'Ouest.

Pour des mappes, des tableaux de départs et des informations spéciales, s'adresser en personne ou par lettre à E. W. GILLESPIE, agent-général du département des passagers au Sud, bureau du chemin de fer de la Mobile, coin des rues St Charles et Commune, Nlle-Orléans.

E. W. GILLESPIE,
Agent-Général au dep. Nlle-Orléans, Lse
J. C. WALLER,
Agent-Général du départ des passagers
14dec—1an Mobile Ala.

..... gare au coin ..... de Jackson.

Heures de départ : Rue Magnolia, ... gare du Chicago, St. Louis and New Orleans Railroad, autrefois chemin de fer de Jackson. Parcours : Rue Erato jusqu'à Carondelet, Carondelet ... jusqu'à l'Esplanade, Esplanade jusqu'à Decatur, Decatur jusqu'aux Champs-Elysées, 3ème district, en face de la gare du chemin de fer du lac Pontchartrain. Dà, on peut prendre le train pour aller à Milneburg, sur les rives du lac.

Le retour s'opère par les Champs-Elysées, la rue Royale, la rue St.-Charles, Canton Walk, la rue Dryades et la rue ..... passe, rue .... Hôtel St. Louis.

CHEMINS DE FER

Chemin de Fer Pontchartrain.

Heures de départ et d'arrivée, Milneburg.

A partir de LUNDI, 17 septembre, les trains partiront comme suit :

DE MILNEBURG.		DE LA VILLE.	
5:00	a. m.	5:30	a. m.
6:30	a. m.	7:00	a. m.
7:30	a. m.	8:00	a. m.
8:30	a. m.	9:01	a. m.
11:00	a. m.	11:33	a. m.
12:12	p. m.	1:00	p. m.
2:33	p. m.	3:00	p. m.
3:32	p. m.	4:00	p. m.
4:30	p. m.	5:00	p. m.
5:30	p. m.	6:00	p. m.
6:12	p. m.	7:30	p. m.
Le dernier train quitte le Lac à 8.45 p. m.		Le dernier train quitte la ville à 7:30 p. m.	

Les heures sont celles de la ville.
J. T. HARAHAN Président.
19 sept—

Route du Sud pour la Californie
Le Chemin de Fer du Texas et du Pacific
EST MAINTENANT OUVERT AU COMMERCE.

C'EST la ligne directe de la NOUVELLE-ORLEANS au NORD, à l'EST, à l'OUEST et au CENTRE, du TEXAS, et à tous les points de l'Arizona, le Vieux et le Nouveau-Mexique et la Californie.

L'express pour la Californie part de la Nouvelle-Orléans de la gare au pied de la rue Terpsichore à 12.15 de l'après-midi. Ce train s'arrêtera seulement à la Vacherie St-Charles, Donaldsonville et Plaquemine entre la Nouvelle-Orléans et la Jonction de Baton Rouge.

Des Chars dortoir Pullman sont attachés à ce train de Cheneyville à San Francisco.

Le convoi d'agrément pour Baton Rouge part de la Nouvelle-Orléans au pied de la rue Terpsichore à 6 heures 20 du matin et s'arrête à toutes les habitations.

L'express direct arrive à la Nouvelle-Orléans, à la gare au pied de la rue Terpsichore à 7:30 a. m.

Le convoi d'agrément de Baton Rouge arrive à la Nouvelle-Orléans à 7. P. M.

Les passagers pour Baton Rouge peuvent prendre l'un ou l'autre de ces deux trains.

Pour l'achat des billets ou des renseignements de toute nature, s'adresser au No 47 de la rue St-Charles, coin Gravier; ou à la gare à l'extrémité de la rue Terpsichore.

A. S. GRAHAM,
Agent au Dépt des Billets.
B. W. McCULLOUGH,
Aide agent gén. des passagers, Marshall, Tex.
F. C. TOWNSEND,
Agent Général au Dépt des Passagers, St Louis, Mo.
H. M. HOXIE,
3e Vice-président, St Louis, Mo.
21oct—

Grande Route de Jackson.
Chicago, Illinois Cent. R. R. Co.
LIGNE "STANDARD GAUGE" ENTRE NORD ET LE SUD.

L'UNIQUE LIGNE faisant usage DES WAGONS-DORTOIRS PULLMAN de la NLLE-ORLEANS JUSQU'A CINCINNATI, ST. LOUIS ET CHICAGO, sans changements de trains.

UN CHANGEMENT SEULEMENT JUSQU'A NEW YORK ET LES VILLES de l'EST. L'UNIQUE ROUTE DIRECTE pour ST LOUIS, CHICAGO et TOUS LES POINTS DU NORD ET DE L'OUEST. Plusieurs milles plus courte et plusieurs heures plus rapide que les autres lignes.

A partir du dimanche, 27 mai 1883, DOUBLE TRAINS QUOTIDIENS qui partent et arrivent à la gare de la rue Calliope comme suit :

DEPART	ARRIVÉE
Express No 2. 9:15 A. M.	Express No 1 7:00 A. M.
Express No 4 5:30 P. M.	Expr No 3. 10:45 A. M.
Excursion du dimanche	Excursion du dimanche
No 12.... 7:30 A. M.	No 11.... 8:30 P. M.

Nos 1, 2, 3 et 4 partent tous les jours; Nos 11 et 12 le dimanche seulement.

Bureau des Billets, 22 rue du Camp, coin Commune.

A. D. SHELDON, Agent de Tickets.
J. W. COLEMAN, Asst. Agent Gén. des Pass.
C. M. SHEAFE, Surintendant.

Great Jackson Route.
Chicago, Illinois Cent. R. R. Co.

The Standard gauge trunk line between the North and the South.

The ONLY LINE running PULLMAN PALACE SLEEPING CARS THROUGH from NEW ORLEANS TO CINCINNATI, ST LOUIS AND CHICAGO, WITHOUT CHANGE of trains.

ONLY ONE CHANGE TO NEW YORK AND EASTERN CITIES.

The ONLY DIRECT ROUTE to ST. LOUIS, CHICAGO, and ALL POINTS NORTH AND WEST. Many miles shorter, and many hours quicker than any other line.

On and after Sunday, May 27th 1883 ; DOUBLE DAILY TRAINS leave and arrive at Calliope Street Depot, as follows :

LEAVE	ARRIVE
Express No 2. 9:15 A. M.	Express No 1 7:00 A. M.
Mail No 4.... 5:30 P. M.	Express No 3 10:45 A. M.
Sunday Excursion No 12.... 7:30 A. M.	Sunday Excursion No 11.... 8:30 P. M.

Nos 1, 2, 3 and 4 run daily, Nos 11 and 12 Sunday only.

Tickets, 22 Camp street corner Common.
A. D. SHELDON, Ticket Agent.
J. W. COLEMAN, Asst. Gen. Pass. Agent.
C. M. SHEAFE, Superintendent.

LOUISVILLE AND NASHVILLE RAILROAD.

Shortest and Quickest Route to all Eastern Cities.

THROUGH WITHOUT CHANGE TO PENSACOLA, SAVANNAH, NASHVILLE, LOUISVILLE, MONTGOMERY, CINCINNATI, ST. LOUIS, ATLANTA, LYNCHBURG AND WASHINGTON, IN SLEEPING COACHES.

ENTIRE TRAINS THROUGH FROM NEW ORLEANS TO LOUISVILLE.

	Leave.	Arrive.
Express	8:22 a. m.	9:57 p. m.
Coast accommodation	3:27 p. m.	9:02 a. m.
Fast Mail	6:12 p. m.	9:32 a. m.
Sunday Excursion	7:15 a. m.	9:12 a. m.
Wednesday Excursion		7.15 / 8.37

ONLY ONE CHANGE OF CARS TO NORTHERN AND EASTERN CITIES.

Drawing Room Cars attached to Coast train. Fare 25 cts each way.

Ticket office, corner St Charles and Common streets. J. H. SMITH, Ticket Agent, where Sleeping Car accommodations may be secured in advance.

From New Orleans to Biloxi Springs and return $14 55.

JOHN KILKENY, Asst. Gen. Pass. Ag't.
J. H. SMITH, Ticket Agent.
J. T. HARAHAN, Superintendent.
12 mai—

LOUISVILLE AND NASHVILLE RAILROAD.

La route la plus courte et la plus rapide à toutes les villes de l'Est.

ALLANT SANS CHANGEMENT JUSQU'A PENSACOLA, SAVANNAH, NASHVILLE, LOUISVILLE, MONTGOMERY, CINCINNATI, ST. LOUIS, ATLANTA, LYNCHBURG, ET WASHINGTON, EN CHARS DORTOIRS.

TRAINS COMPLETS DE LA NOUVELLE-ORLEANS A LOUISVILLE.

	Départ.	Arrivée.
Express	8:22 a. m.	9:57 p. m.
Côte accommodation	3:27 p. m.	9:02 a. m.
Malle rapide	6:12 p. m.	9:32 a. m.
Excursion du dimanche	7:15 a. m.	9:12 a. m.
Excursion du mercredi		7.15 , 8.37

UN SEUL CHANGEMENT DE CARS JUSQU'AUX VILLES DU NORD ET DE L'EST.

Des wagons de chasseurs sont ajoutés au train. Des chars-salons seront ajoutés aux trains d'agrément. Prix 25 cts par voyage.

Bureau des billets, coin St Charles et Commune, J. W. SMITH, agent de tickets, où l'on peut s'assurer d'avance des places dans les sleeping cars.

De la Nlle-Orléans à à Biloxi Springs, aller et retour $14 55.

JOHN KILKENY, assistant-agent-général pour les passagers.
J. H. SMITH, Agent pour les billets
J. T. HARAHAN, Surintendant.
12 mai—

BUREAU DE PRETS.
OTTO SCHWANER,
17........RUE BARONNE........17
ENTRE CANAL ET COMMUNE.
Près de la SALLE GRUNEWALD.

FEUILLETON.

No 26. Commencé le 16 septembre.

LE Roman d'une Mère.

—PAR—

PAUL CÉLIÈRES.

TROISIÈME PARTIE.

Vers dix heures, la grille venait de s'ouvrir, elle s'élança, prise d'un battement de cœur : "C'est lui." Et elle en était si sûre, qu'en se trouvant tout à coup en face de Palamède, qui arrivait, un gros bouquet à la main, elle le regarda un moment bouche béante et comme stupéfiée.

—Eh bien, maman, s'écria-t-il en lui mettant les fleurs dans la main et en lui baisant sur le front, nous ne reconnaissons donc plus nos amis?

—Si.... si.... pardon ; mais....

—Ah! je comprends, dit Palamède en regardant la table, ce n'était pas moi que vous attendiez. Il vient donc?

—Mais oui; sans doute.

—Il vous l'a écrit?

—Non. Mais....

—Il est toujours sage, maman, de ne pas se monter la tête.... En attendant, je vous la souhaite, moi, bonne et heureuse; et si je ne suis pas de trop....

—Vous, mon ami! s'écria Mme Charley en ajoutant vivement un couvert.

Peine bien inutile ; deux places restèrent vides. Au dîner comme au déjeuner, Palamède et Mme Charley furent seuls tête-à-tête.

La pauvre femme n'avait touché à rien, n'avait rien mangé. Immobile, silencieuse, elle regardait depuis le matin sans les quitter des yeux, la chaise d'André vide, la serviette d'André toujours pliée, toujours cachant ce qu'elle y avait mis, et si elle ne pleurait pas, c'est qu'elle n'avait plus de larmes.

Palamède avait fait feu des quatre pieds pour la distraire, pour la consoler, pour expliquer et pour excuser l'absence d'André. Mais il n'y avait pas réussi. Comme une flamme avivée un instant par un souffle d'air, elle n'avait pendant deux jours retrouvé un peu de force que pour retomber plus faible sous le poids de cette espérance déçue.

—Pauvre chère maman, lui dit Palamède en la quittant le soir, je l'avais bien prévu que ce million-là ferait notre malheur à tous.

Dès qu'elle fut seule, Mme Charley, emportée par la colère mêlée à sa douleur, enleva ce qui couvrait la table, débris du repas, linge, vaisselle, cadeaux, et jeta tout, pêle-mêle, au fond d'une armoire, dont elle referma la porte à double tour, comme pour y cacher ses souvenirs en même temps que les traces de cette pénible journée.

Elle s'éveilla le lendemain matin brisée par une longue nuit de sommeil fiévreux, frappée de cette inertie qui suit les crises violentes. Rien ne vibrait plus de tout son pauvre être engourdi. Il semblait qu'il n'y eût place en elle pour une joie ni pour une douleur de plus.

Mais un cri s'échappa de ses lèvres tout à coup. On avait marché dans le jardin; elle avait entendu le bruit de ses pas; elle avait tourné la tête.

C'était lui! André!

Et d'un coup, tout le sang figé de ses veines avait repris son cours avec des bonds désordonnés. Le rouge de la vie lui était remonté au visage.

C'était bien lui. Jenny était à son bras. Gais tous deux, ils accouraient en souriant, les mains tendues.

—C'est nous, maman ; c'est nous.

Pourquoi donc ses doutes, ses craintes d'oubli et d'abandon? Ce cri-là parlait bien du cœur.

Mme Charley s'élança ; ses jambes ne tremblaient plus; elle étreignait son fils sans trouver un mot. Sa joie l'étouffait.

—Toi! Toi! dit-elle enfin, c'est toi,.... c'est vous!

Il fallait bien donner à Jenny sa part de tendresse.

—Oui, maman, c'est nous, qui aurions du venir, qui voulions venir hier; mais papa n'a pas voulu nous laisser partir.

Ce mot " papa " rappela brusquement à Mme Charley qu'elle n'était plus rien.

—C'est tout simple, répondit-elle avec effort, le jour de l'an appartient à la famille.

—Eh bien, crois-tu donc que nous ne sommes pas en famille ici?.... Est-ce que tu doutes de moi?.... ou de Jenny?

—Ce serait mal, dit la jeune femme.

Et tous deux, agenouillés l'un à droite, l'autre à gauche, ils l'enveloppaient de câlineries et de paroles tendres; musique délicieuse qu'elle écoutait comme un chant lointain et qui la berçait dans le rêve des chères années d'autrefois.

—Nous ne t'avons pas oubliée, va, maman.... et la preuve.... Jenny t'a brodé des mouchoirs.... tiens.

—Ah! c'est gentil, ça, dit-elle en prenant des mains d'André la boîte qu'il lui présentait.... C'est bien gentil.

—Et moi, reprit André....

—Comment....

—Ah! j'ai le droit de te donner des étrennes; et tu n'as pas le droit de les refuser.

—Le ciel m'en garde, mon enfant! Ce te ferait de la peine.

Dans une belle boîte de cèdre, André, sur un lit de violettes effeuillées, apportait un écrin. L'écrin contenait une montre d'or et une longue chaîne de cou, à l'ancienne mode. Pendant plus de quinze ans ç'avait été son rêve à la pauvre femme. André s'en était souvenu.

—Oh! cher, cher enfant, dit-elle en joignant les mains, c'est trop!.... c'est trop beau!.... Mes cadeaux vont faire maigre figure à côté des vôtres. Je n'ai....

Mais elle se rappela tout à coup que ces cadeaux, elle les avait jetés, la veille, au fond de l'armoire avec les débris du repas et la vaisselle. Comment les reprendre là devant André? Il aurait fallu lui expliquer ce désordre. Reproche inutile maintenant.

—Je suis presque heureuse, reprit-elle en affectant le même ton d'enjouement, de ne pouvoir pas les donner aujourd'hui. Je ne les ai pas encore.

—Quand tu voudras, maman, ou quand tu pourras.

—J'irai vous les porter demain.

—Ah! dit André, c'est que.... demain nous ne serons plus à Paris.

—Vous repartez? demanda Mme Charley, frappée au cœur par cette nouvelle.

—Oui, maman.

—Et vous serez absents....?

—Trois mois.... trois mois et demi.... quatre mois peut-être.

—C'est bien long, murmura-t-elle.

—Oh! pour ce que j'ai à faire, ce sera bien court, répondit André.

En même temps, il regardait Jenny à la dérobée, échangeait avec elle des clignements d'yeux et des gestes imperceptibles. Il y avait entre eux un complot assurément; mais un de ces complots tramés par la tendresse, qui se dénouent par une surprise heureuse, et dans lequel, sans doute, Mme Charley jouait un rôle à son insu.

Malheureusement, elle n'en vit rien. Elle avait baissé les yeux. Ce brusque départ, cette longue absence, venaient d'emporter en une seconde tout le calme que lui avaient apporté les souvenirs et les caresses. Elle n'y voyait plus qu'une chose, c'est qu'on voulait l'habituer lentement, insensiblement, à un abandon nécessaire, inévitable, et que, par pitié, on lui en adoucissait le chemin.

—Tu seras sage, pendant ces trois mois-là? lui disait André.

—Sage? demanda-t-elle avec un sourire navré.

—Tu ne te tourmenteras pas?

—Non, mon enfant.

—Si les lettres sont un peu rares.... nous serons très occupés.... tu ne nous en voudras pas?

—Non.

—Ce serait mal.

—Très mal! ajouta gaiement Jenny, regardant toujours André d'un air mystérieux.

—Partez, mes enfants, partez, dit Mme Charley, et ne vous tourmentez pas non plus sur mon compte.

Il y avait une ironie cruelle dans ces derniers mots. Mais André n'en sentit rien. Les doutes, les douleurs de sa mère avaient été pour lui jusque-là et restaient lettre morte.

Trompé, cette fois encore, par l'apparence de vie et de santé que sa présence lui avait mise au visage, il croyait la laisser, en partant, calme, tranquille et bien portante. Il n'emportait de sa visite ni inquiétude ni souci; et l'avenir—dont il avait le secret, sans doute, de compte à demi avec sa femme—lui semblait sans nuage, comme le présent.

S'il avait soupçonné la vérité, il aurait parlé, ou il ne serait pas parti.

La vérité, c'est que, de ce jour-là, Mme Charley était perdue. Ses dernières forces, comme les dernières clartés d'une lampe qui s'éteint, étaient épuisées dans ce sursaut de joie suivi de si près d'une amère désillusion.

André parti, elle reprit, sans volonté de vivre, sa vie machinale. La poussière, secouée un instant, se remit à tomber en couche épaisse sur les meubles, l'araignée dans les coins à tisser lentement sa toile,

VI

LE COUP DE GRACE.

—Et toujours pas de nouvelles, maman? demanda Palamède.

—Je n'en attends plus.

Il y avait tout près de trois mois qu'André était parti; trois mois sans fin pour Mme Charley, et qui avaient lourdement pesé sur sa tête.

Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Sa robe, trop large, flottait sur un corps si amaigri, que l'on n'en reconnaît même pas la forme sous les plis de l'étoffe. Son regard seul vivait encore, illuminé de temps en temps par l'éclair d'un souvenir ou d'une espérance inavouée.

—Un peu de courage, sapristi! maman, reprit Palamède, accroupi sur un tabouret, près de la chaise qu'elle ne quittait plus. Pas de nouvelles, bonnes nouvelles, dit le proverbe.

—Je l'espère comme vous; mais je n'en souffre pas moins de son oubli.

—Et qui sait s'il vous a oubliée? Qui sait s'il ne vous a pas écrit? Ça se perd une lettre.... le service de la poste est très mal fait.

Mme Charley secoua la tête.

—N'essayez plus de me tromper, mon ami, dit-elle : c'est inutile à présent; le mal est fait. J'ai vécu par lui et pour lui; je mourrai par lui. Il ne s'en doute pas, le cher enfant; ce n'est pas sa faute. Il est jeune; la jeunesse est oublieuse et ingrate. Je lui pardonne..... Mais je voudrais bien ne pas m'en aller sans l'avoir embrassé une dernière fois.

—Primo, maman, s'écria Palamède avec une gaieté trop bruyante pour être vraie, vous ne mourrez pas.... encore du moins; je ne le veux pas; je m'y oppose; je vous le défends!

—Et je ne demande pas mieux que de vous obéir, dit doucement Mme Charley.

—Secundo, vous le reverrez, je vous le promets.

—Je n'ose plus y compter. Ce voyage.... n'est qu'un prétexte.

—Qu'osez-vous dire!

—La vérité, la triste vérité. André obéit aux obsessions de sa famille, qui, elle, me tient visiblement à l'écart. Ses visites, déjà bien rares, doivent devenir plus rares, en attendant qu'elles cessent tout à fait. Et c'est pour cela qu'il est parti.

—Chansons, maman, papillons noirs!.. André vous aime toujours, mais il est heureux, trop heureux, je vous l'ai dit cent fois. Laissez venir le premier petit chagrin, et vous verrez comme il accourra: "Je souffre, maman, console-moi!"

—Oh! alors, dit Mme Charley en se redressant, puisse-t-il ne revenir jamais! La mort pour moi plutôt qu'une douleur pour lui.

—Eh bien, vrai, je suis moins indulgent.... je ne suis pas un saint, moi, et je lui voudrais une bonne petite épreuve qui lui rafraîchisse la mémoire.

—Palamède, nous nous fâcherons.

—Voulez-vous que je m'en aille? dit-il en simulant un pas vers la porte.

—Non, non, restez.... vos visites me font tant de bien!.... Quand vous êtes là, je songe aux bonnes heures perdues, au temps où là, devant moi, vous le morigéniez, votre cher écolier, au temps où d'un regard seulement je le faisais se pencher sous mes baisers...... Restez et ne me taquinez plus, mon bon Palamède.

—Eh, morbleu! si je vous taquine, c'est pour votre bien. J'enrage de vous voir ainsi abattue et sans volonté. Vous vous portez comme le Pont-Neuf, mais vous vous laissez aller au lieu de réagir, de vous distraire.

—A quoi? Tout me fatigue, tout m'ennuie.

—Parbleu! vous n'essayez de rien. Quand j'ai des papillons noirs, savez-vous ce que je fais, moi? Je vais au Louvre, j'entre dans la galerie des Antiques, je m'installe devant la *Vénus victrix* et je regarde. Et, en moins de cinq minutes, je plane dans l'immensité, plus haut que n'a jamais plané M. Godard avec le plus gros de ses ballons. Voulez-vous en essayer, maman, de la galerie des Antiques?

—Mais, mon ami, dit Mme Charley qui n'avait pu s'empêcher de sourire de l'étrangeté de ce remède proposé de si bonne foi, mes jambes ne veulent plus me porter.

—Elles ne veulent plus? Qu'en savez-vous? Vous ne le leur demandez même pas. Allons, un effort, debout. Donnez-moi le bras et allons faire un tour au jardin. Demain, nous en ferons deux. Dans huit jours, vous trotterez comme une souris.

—Allons, dit Mme Charley, puisque vous le voulez.

A grand'peine elle se dressa et, s'accrochant au bras de Palamède, descendit au jardin avec lui.

Quoiqu'on ne fût qu'aux derniers jours de mars, l'hiver avait été si doux, que les arbres étaient déjà chargés de feuilles, les lilas presque en fleur. Une brise légère et chaude courbait les longues tiges des iris et chantait doucement dans le feuillage touffu des pivoines le premier couplet de l'éternelle chanson du printemps.

—Il fait bon dehors, dit Mme Charley.

—Ah! ah! vous voyez bien, ça va déjà mieux.

Mais Palamède sentait trembler sous le sien le bras de sa pauvre vieille amie. Elle se soutenait à peine; elle serait tombée sans lui, et tout ce qu'il put faire, fut de la conduire jusqu'au banc et de l'y asseoir.

Il venait de s'y placer à côté d'elle, quand un bruit de pas dehors lui fit tourner la tête.

—Eh, mais, s'écria-t-il, je ne me trompe pas, c'est Marc!

Il se leva pour aller ouvrir la grille.

C'était Marc Thibaud, en effet, qui marchait le nez en l'air, lisant les numéros, examinant les portes, en homme qui cherche à reconnaître.

—Ah! parbleu, dit-il en apercevant Palamède, il était temps, j'allais y renoncer. Impossible de me rappeler le numéro, et je suis venu si rarement, que je ne reconnaissais pas la maison.

Tout en parlant, il avait franchi la porte et s'avançait vers Mme Charley.

—Chère madame, dit-il, c'est venir un peu tard vous présenter mes compliments de nouvelle année, mais, Palamède a dû vous le dire, j'étais retenu à Blois par une commande de l'Etat. Je ne suis à Paris que d'avant-hier et me voici.

—Soyez le bienvenu, monsieur, dit Mme Charley, touchée de cette attention du grand artiste, qui, par un retour involontaire, lui rendait plus sensible encore l'ingratitude, apparente, d'André.

—Il y a bien longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous voir; comment allez-vous? reprit Marc Thibaud, en échangeant avec Palamède un regard qui voulait dire : elle est perdue.

—Assez bien, je vous remercie, quoiqu'un peu faible.

—Quant à André, je ne vous demande pas de ses nouvelles, je sais qu'il va bien.

—Ah! dit Mme Charley, vraiment.... vous savez....?

—Oui, je l'ai vu hier.

—Hier! où cela? s'écria involontairement Palamède.

—A Paris, boulevard Montmartre, en coupé.

—En es-tu sûr?

—Parbleu! je lui ai dit bonjour. J'ai voulu l'arrêter, il m'a crié par la portière: "Je n'ai pas le temps, je suis pressé, au revoir."

André à Paris! Et il n'était pas venu à Auteuil! André n'était plus en voyage! André n'était peut-être pas même parti!

C'était plus que n'en pouvait supporter Mme Charley. Sans qu'un cri, sans qu'un mot s'échappât de ses lèvres, elle étendit les bras et tomba, la tête en arrière, évanouie.

—Un médecin! cria Palamède, une garde-malade! Va vite!

Tandis que Marc Thibaud s'éloignait en toute hâte pour chercher du secours, il emportait la pauvre femme et la couchait sur son lit.

Elle avait repris connaissance, quand Marc Thibaud revint avec le médecin et la garde.

La consultation ne fut pas longue. A quelques questions, posées évidemment pour la forme, Mme Charley répondit à peine; Palamède répondit pour elle. Le médecin ne parut pas l'écouter. Il rédigea, pour la forme encore, une ordonnance et sortit.

—La vérité, docteur? lui demanda Palamède qui l'avait suivi jusqu'à la grille.

—Rien à faire, machine usée.

—Elle est perdue?

—Oui, ce n'est qu'une question de temps.

Deux larmes, aussi vite essuyées que tombées, étaient venues aux yeux de Palamède.

—A tout prix, il faut que je le trouve! murmura-t-il; je ne veux pas qu'elle meure sans l'embrasser.

La garde était au chevet du lit. Trop faible pour parler, trop faible même pour tenir ses yeux ouverts, la malade n'avait plus besoin de lui. Il emmena Marc Thibaud, sauta en voiture et se fit conduire rue Coliséo.

L'hôtel semblait inhabité; du haut en bas les volets étaient fermés.

(*A continuer.*)

—Authenticité garantie :

Au ministère des finances, à Paris, entre un porteur de titre de rente qui ne sait point signer.

Le caissier lui trouve deux personnes présentes qui consentent à apposer leur paraphe au bas de l'acquit.

"Mais, dit le premier témoin, à qui le caissier tend la plume, quel nom dois-je signer? Est-ce celui du titulaire de la rente?"—"Non pas, répond le comptable, signez le vôtre."

Et, d'une main ferme, le témoin écrit aussitôt : " Levêtre!"